

ne pas le voir paraître, vient le relancer un quart d'heure avant l'heure fixée pour le départ, il prend un air dolent, parle de sa blessure, qui le fait souffrir, et fait même mine de se trouver mal.

— Tu es souffrant ! Tu ne peux pas partir ! s'écrie-t-elle.

— Non, je ne crois pas ; c'est cette blessure d'Égypte qui se réveille et m'empêche de quitter Monte-Carlo aujourd'hui."

Par cette phrase à double entente il essaye de calmer sa conscience, car il est un peu honteux du jeu qu'il joue.

— Pauvre ami ! murmure Enid, il est malade ! Recouche-toi, chéri. Je te monterai à déjeuner, et tu verras comme je saurai bien te soigner.

— Et Burton *darling* ?

— Burton attendra. Tu es malade, et il est bien portant.

— Chère petite sœur ! fait-il en l'embrassant comme elle le mérite. Je ne suis pas bien malade, ce soir il n'y paraîtra plus.

— En attendant, tu vas te recoucher.

— Non !

— Je t'y forcerai bien. Je vais chercher le docteur."

Et elle s'élance dans l'escalier. Là elle croise Marina et remarque l'air radieux de la jeune fille.

— Vous n'êtes pas partie ? Je craignais de vous avoir manquée.

— Non, je reste encore quelques jours. J'espère vous voir, maintenant que M. Barnes est parti.

— Aussitôt que mon frère sera mieux.

— Il est malade ?

— Oui. Il a failli se trouver mal tout à l'heure. Je suis à la recherche du médecin."

Enid s'enfuit et ne remarque pas que Marina est obligée de se cramponner à la rampe pour ne pas tomber.

Anstruther, qui, aussitôt sa sœur partie, a commencé sa toilette, entend frapper timidement à sa porte. Il crie :

— On n'entre pas ! Est-ce toi, Enid ?

— Non, c'est moi ! répond une voix tremblante.

— Marina !

C'est un bruit d'objets jetés en hâte, puis il s'élance vers la porte.

— Oui, Marina, qui vient vous soigner comme jadis. Vous êtes malade, Gerard ?

— Jamais je ne me suis mieux porté."

Il lui raconte en quelques mots la comédie jouée pour Enid, et, entr'ouvrant la porte :

— Chère bien-aimée, continue-t-il, si vous ne me croyez pas, passez votre main et tâtez mon pouls."

Une petite main blanche se faufile dans l'entrebaillement de la porte, cherchant un poignet, mais au lieu d'un pouls agité, elle ne sent qu'une paire de longues moustaches et des lèvres ardentes. C'est un moment ineffablement doux.

Marina s'écrie pourtant :

— Si votre sœur nous voyait ainsi, que penserait-elle ?

— Si elle nous voyait ainsi, vous lui montreriez ceci. Garde-la, chérie, jusqu'à ce que je l'aie remplacée par une plus digne de toi."

Marina, qui enfin a pu retirer sa main, voit sur son doigt la bague de Gerard, celle qui porte ses armes.